

Chapitre 2

Wyatt

Engoncé dans mon costard-cravate, je suffoque. Qu'est-ce que je déteste ces trucs ! Franchement, on ne devrait pas être obligé d'en porter, surtout dans des circonstances pareilles. On souffre déjà bien assez.

Je vais me servir un verre de jus de fruits au buffet avant de m'éclipser dans un coin du salon où il n'y a personne. Notre maison est remplie d'hommes et de femmes habillés de noir. On dirait des corbeaux, qui nous dévisagent l'œil humide et l'air faussement compatissant.

Je plisse le nez dédaigneusement et bois une gorgée de jus pour tenter de me rafraîchir. Tout le monde s'en fout, de la mort d'Aaron. On ne peut pas dire que ce soit vraiment une surprise : ses fréquentations étaient de la pire espèce. La seule bonne nouvelle, c'est qu'il n'a embarqué personne dans ses conneries.

— Tu pourrais au moins faire semblant, Wyatt, déclare Joss en se postant à mes côtés.

Je me fais violence pour ne pas lui faire remarquer qu'elle piétine mon territoire. Joss est la seule de mes cousines que je supporte. Je dois faire un effort.

— De quoi ? grondé-je.

— C'était ton frère.

— Un frère que je n'ai jamais vu autrement qu'en criminel. Non, vraiment, je ne vois pas pourquoi je le regretterais.

Elle grimace et prend une gorgée de bière. Je me demande si elle finira bourrée avant la fin de la cérémonie. C'est très probable.

— Peut-être, mais sa paie vous permettait d'être en sécurité, ta famille et toi. Il prenait soin de vous. À sa manière.

Je ne réponds pas à ça. Ouais, il nous virait régulièrement de l'argent. Ma mère a bien du mal à joindre les deux bouts, entre mes six frères et sœurs et ses trois boulots. Je suis désormais le seul majeur, ici. Mais, à la différence de mon frère, j'ai au moins l'honneur de chercher un job normal.

Joss me touche le bras en signe de soutien. Je manque de bondir et de lui grogner dessus. Je déteste qu'on me touche sans mon autorisation.

— Allez, ça va aller, Wyatt. Vous allez vous en sortir. Nous sommes le clan O'Connor, après tout. Il n'y a rien qui nous fasse peur.

Elle me laisse planté là pour se fondre dans la masse informe de ma famille et de nos amis. Je prends une grande goulée d'air. Il fait beaucoup trop chaud, ici. Les odeurs de nourriture se mêlent à celles de la sueur et des larmes. J'ai besoin d'espace. Cependant, ce serait mal vu que je m'en aille en plein milieu des funérailles.

Je tente de me changer les idées en repérant ma mère. Elle se tient droite et digne, dans sa robe sombre. Pourtant, n'importe qui pourrait voir le fantôme qui hante son regard : Aaron. Ce bon vieux foutu Aaron.

Autour d'elle, les jumeaux se courent après. Je doute qu'ils sachent de quoi il retourne vraiment, aujourd'hui.

Ils ont six ans, ce sont les derniers de la fratrie. Qui est leur père ? Personne ne le sait. Je crois qu'aucun de nous ne connaît son paternel. Ma mère change d'amant comme de chemise. Il y avait bien Bob, il y a quelques années. Un type sympathique. Mais, comme tous les autres, il a fini par se tirer.

Mes autres frères et sœurs naviguent entre les invités, reçoivent leurs condoléances avec honneur et gravité, comme il convient de le faire. C'est dans ces moments-là que je comprends l'étendue du gouffre qui nous sépare. Ils savent se tenir. Pas moi.

Lorsque des gens viennent se servir des boissons au buffet près de moi, je commence de nouveau à suffoquer. Trop de monde, trop de bruit, trop d'odeurs. Pas assez d'espace. Quand la sonnette résonne, elle semble être le gong de ma libération.

— J'y vais ! indiqué-je à ma famille.

Au moins, j'ai une excuse pour sortir. Je me précipite vers la porte et l'ouvre à la volée sur un type que je ne connais pas. Il fait une tête de moins que moi, pourtant il possède une aura charismatique qui en impose. Ses cheveux poivre et sel sont impeccablement ramenés en arrière et sa barbe taillée met en avant un visage jovial. Aussitôt, son parfum musqué me saute au nez, annihilant tout le reste. Je fronce les sourcils.

— C'est pour quoi ?

Ma voix rauque et menaçante ne le fait pas ciller. Je le sens pas, ce mec. Et c'est pas de son parfum, que je parle.

— Wyatt, je présume ?

Son ton est amical, empathique.

— C'est pour quoi ? répété-je, imperturbable.

— Je te propose de venir marcher avec moi. Il faut qu'on discute, tous les deux.

J'ai envie de l'envoyer balader, mais quelque chose dans son regard me retient. Ce qu'il a à me dire est important. Et hors de question de retourner dans cette maison avec autant de monde. Je referme la porte derrière moi et lui désigne la route de la tête. Il sourit et prend les devants. Je le suis. Nous habitons à l'orée de la forêt, loin de la ville. La fragrance des arbres, de la mousse et de la terre encore humide calme mes nerfs. L'air frais me revigore.

Je ne parle pas. J'attends que l'homme prenne la parole. Après tout, c'est lui qui voulait qu'on discute.

— Toutes mes condoléances, pour Aaron.

Donc c'est bien à cause de mon frère qu'il est ici. Je lui jette un coup d'œil. Il semble vraiment embêté par cette nouvelle. Pas triste. Juste contrarié.

— Venez-en au fait.

Il sourit.

— Tu n'as pas l'air d'être touché par sa mort.

— Ce n'est pas le sujet.

Il passe une main dans ses cheveux pour les remettre en ordre, puis sort une enveloppe de la poche intérieure de sa veste. Il me la tend avec détachement.

— Ton frère me devait une très grosse somme d'argent.

Mon regard s'assombrit. S'il était encore vivant, je serais allé le retrouver dans son appartement minable de New York pour lui péter la gueule.

— Combien ?

— Quelque chose comme cinq cent mille dollars.

Je m'arrête net et ferme les paupières pour juguler la rage sourde qui s'empare de moi. Inspirer et expirer longuement, jusqu'à ce que la forêt m'emplisse tout entier et résonne dans mon corps. J'entends les bruissements des feuilles, le chant des quelques derniers oiseaux qui se risquent encore dans le froid de novembre. Sans ça, je sens que je vais péter un câble.

Lorsque je rouvre les yeux, le type me regarde, toujours aussi souriant, toujours aussi sûr de lui. Peut-être que si je le démolis, il nous laissera en paix. Mais je ne fais pas d'autre geste que celui de prendre l'enveloppe qu'il tient toujours et de l'ouvrir. Une reconnaissance de dette, signée par Aaron il y a quelques mois. Bordel, pourquoi il a fait ça ? Il y a une hypothèque sur la maison de famille, mais ce ne serait même pas assez pour couvrir le quart de ce qu'on doit à ce type.

— Je te propose de rembourser ce qu'il me devait.

Je l'aurais parié, tiens.

— Je ne ferai rien d'illégal.

— Ça tombe bien, ce n'est pas ce que j'ai à te proposer. Qu'est-ce que tu dirais de devenir vigile du night-club le plus chaud de New York ? La place vient de se libérer, une aubaine.

Je serre les dents. Mes frères et sœurs sont trop jeunes pour avoir du travail et Maman est bien assez débordée comme ça. Ai-je vraiment le choix ?



New York est à un peu plus d'une heure de route d'Oakhills, la petite ville où je vis avec toute ma famille. Après avoir préparé une valise, j'ai quitté la maison pour partir avec ce type. Il s'appelle Hunter et il a l'air très fier de son coup. Je m'en fous. Je suis obnubilé par une seule chose : les cinq cent mille dollars.

— Il voulait une avance à verser à ta famille et de quoi monter un trafic de drogue. Il n'était visiblement pas prêt à accueillir la concurrence. Par chance, c'est à moi qu'il devait son fric.

Je contracte la mâchoire, serre les poings. Cinq cent mille dollars. Putain.

— La boîte paye bien. Trois mille dollars par mois. Bien sûr, je garderai tout, mais tu pourras dormir dans la réserve, si tu veux.

— Je mettrai quatorze ans à vous rembourser.

Il siffle.

— Impressionnant ! Le centre commercial près du club recrute, si tu veux. Tout le monde achète ses cadeaux, les magasins ont besoin de main-d'œuvre. Tu devrais te faire dans les mille cinq cents dollars supplémentaires. C'est ce qu'on appelle la magie de Noël !

Pour ne pas m'énerver, je continue mes calculs. Même en ne gardant que cinq cents dollars pour vivre et en ayant un job dans un magasin, il me faudrait dix ans pour rembourser ce type. Et je n'ai même pas de quoi envoyer de l'argent à ma famille. Bordel, Aaron, t'as vraiment merdé ! Si je pouvais te tuer une seconde fois, je le ferais.

Je reste silencieux le reste du voyage. Hunter tente de

faire la conversation, mais il est tombé sur le mauvais gars. Rien à foutre de ses sous-entendus, comme quoi j'aurais au moins de quoi me rincer l'œil. Mes dix prochaines années ne seront rien d'autre qu'une putain de cage.

Le trafic à New York est une vraie calamité. Par chance, ça fait taire mon chauffeur, qui se contente d'insulter passants et voitures. Le soleil est couché depuis longtemps lorsqu'il se gare dans un souterrain. Comme par enchantement, il retrouve le sourire et me désigne un ascenseur.

— Après toi, Wyatt.

Dix ans sans pouvoir défoncer ce type. Ça va être long.

Nous débouchons sur un bureau luxueux. Tu m'étonnes qu'il ait pu prêter autant d'argent, tout pue le fric, ici. Est-ce qu'un gars comme lui a vraiment besoin de cinq cent mille balles supplémentaires ? Non, probablement pas. Ça doit l'amuser, de nous manipuler.

Il me fait ensuite visiter le club. Une scène en forme de croix prend la moitié de l'espace : la pointe supérieure s'échoue devant des rangées de tables, tandis que sa base mène aux vestiaires, déjà bruyants de gloussements de femmes. Au fond, un bar immense dévoile plus de bouteilles d'alcool que je ne pourrais jamais en boire. L'atmosphère est déjà lourde et prégnante. Les effluves de nettoyeurs n'arrivent pas à masquer celui du cuir, de l'alcool et de la cigarette. Je ferme les yeux, tente de juguler mon angoisse : l'endroit va être plein à craquer, ce soir.

— Ton but, ce sera d'éviter que les clients touchent à mes filles. Elles sont plus précieuses qu'eux ou que toi. C'est compris ?

J'acquiesce sans rien dire. Lorsque Hunter m'amène vers les vestiaires, je triture les manches de ma chemise blanche. Sur mon torse, je sens mes tatouages me démanger. J'espère qu'ils ne poseront pas de soucis.

À peine arrivons-nous dans le couloir que je me fais submerger d'odeurs qui me font manquer de vomir. Les filles sentent le sucre et la laque à outrance.

— Tout le monde dans la salle de pause, j'ai une annonce à faire ! clame Hunter.

Aussitôt, c'est le chaos. Je vois des filles dénudées se précipiter à notre suite, entraînant avec elles leurs fragrances capiteuses. Je ne sais plus où poser les yeux tant elles dévoilent leur chair. Lorsque nous arrivons dans la salle de pause, je dois me faire violence pour ne pas la quitter précipitamment.

— Bon sang, où est Red ? Lâche Hunter.

— Je vais la chercher, propose une danseuse.

Quelques secondes plus tard, je vois débarquer une blonde en jean et hoodie tâché, le regard féroce. Elle lance un doigt d'honneur à Hunter et s'installe avec les autres. Sa présence est comme une bouffée d'air frais. Son odeur de café, avec une légère pointe d'amande douce, me rassure instantanément. Sans parler de son accoutrement. Je n'ai pas l'impression de me sentir comme un vieux pervers en la regardant.

Quand elle remarque que je la dévisage, elle fronce les sourcils. Ça n'a pas l'air de lui plaire. Tant pis, il est hors de question que je pose les yeux sur... le reste.

— Suite à vos nombreuses plaintes, j'ai décidé de virer Fred, déclare Hunter.

— C'est pas trop tôt, réplique aussitôt la fille en sweat. Elle se mord la lèvre, comme si elle était étonnée d'avoir dit quelque chose. Ce tic la rend bien plus belle que les femmes qui l'entourent.

— Merci pour cette intervention, Red. Donc, je voulais vous réunir toutes et tous pour vous présenter notre nouveau vigile.

Il me désigne. Je me sens soudain mal à l'aise. Tout le monde m'observe. Je m'accroche à cette Red comme à une bouée. Elle semble tellement... normale.

— Je compte sur vous pour accueillir Wyatt comme il se doit, dans la sympathie et la bonne humeur. Je dis surtout ça pour toi, Red !

— Ouais.

— Allons, au boulot !

Elles se lèvent toutes dans un ensemble de chuchotements et disparaissent.

— Le show commence dans cinq minutes, m'indique Hunter. Tu sais où est ta place.

Il me fait un clin d'œil avant de me chuchoter.

— Profite bien du spectacle, mais n'oublie pas : on ne touche mes filles qu'avec des billets, pas autrement. Ça vaut pour toi comme pour les clients.

Il me tapote l'épaule et disparaît.

Je prends une dernière bouffée d'air et me jette dans la gueule du loup.



C'est pire que ce que j'imaginai. Avec les clients, l'en-

droit devient oppressant. Seul espace de libre : la scène. Il y a déjà trois jeunes femmes qui s'y dandinent, pour le plus grand plaisir des hommes. Ils me dégoûtent, à les regarder comme des morceaux de viande. Néanmoins, je n'interviens pas. Aucun d'eux n'a de gestes déplacés.

Alors qu'une danseuse quitte l'estrade, le haut-parleur crachote :

— Messieurs, accueillez avec un tonnerre d'applaudissements la fabuleuse Red !

Mon cœur rate un battement. Attends, il parle bien de...

Une silhouette gracile apparaît. Des bas rouge sang, une chemise blanche transparente nouée sous la poitrine, un air prédateur... C'est bien la fille en sweat. Seulement, elle n'a plus rien à voir.

Red commence à tourner autour de la barre, au milieu des sifflements appréciateurs. Elle entame alors une danse sensuelle et je me détourne. J'ai l'impression d'être entré dans son intimité. Je décide d'observer les clients à la place. Après tout, n'est-ce pas mon job ?

Soudain, j'en vois un qui commence à la toucher. Elle le dégage une première fois avec un sourire contrit. Puis une seconde, un peu plus violemment. Mon cœur s'emballe. Je sens mon instinct se réveiller et une rage sourde bat dans mes tempes. Mon tatouage me démange si fort que j'ai l'impression que ma peau craquelle. La bête veut se réveiller.

Je prends un instant pour récupérer le contrôle de mon corps puis fonce vers le pervers qui essaye de s'approprier Red. Le temps que j'arrive, elle est descendue

de scène, lui a tordu le poignet et l'a poussé contre un fauteuil. Vu de dos, ce doit être très sexy. Cependant, le «chanceux» est pâle comme un linge.

— C'est bon, je m'en occupe, déclaré-je à la jeune femme.

Elle se redresse, la colère inscrite sur son visage, puis me jette un coup d'œil. Sa grimace se transforme en sourire moqueur.

— Pas trop mal au nez, le nouveau ? ricane-t-elle.

Elle se détourne et m'offre un déhanché lascif. Je grogne et porte ma main à mon nez. Merde. En me réfrénant, je me suis fait saigner. J'espère qu'elle n'a pas compris la réelle signification de ce qu'il s'est produit.

Je balance le gars dehors sans ménagement avec un «on ne touche pas les filles», puis retourne dans la salle. Une autre danseuse a remplacé Red. Je ne peux m'empêcher d'aller vérifier dans les vestiaires si elle va bien. Quand je la vois, assise devant un miroir, je m'approche, le cœur battant. Je pose une paume sur son épaule nue, en essayant de ne pas frissonner face à ce contact chaud et doux. Ses battements de cœur sont réguliers, sa température est bonne.

— Tu touches, tu payes, m'assène-t-elle.

Je dégage prestement ma main et contracte la mâchoire : j'espère qu'elle n'a pas pris mon geste comme déplacé. Je voulais juste vérifier ses constantes.

— Ça va ? lui demandé-je tout de même.

— Écoute, Wyatt. Des gars comme ça, j'en subis tous les jours. Alors t'es mignon, mais bas les pattes. D'ailleurs, ton boulot, c'est de surveiller les clients, pas moi.

Elle retourne à son miroir en m'ignorant royalement. J'en conclus qu'elle va bien. Je tourne les talons et vais de nouveau dans la salle, comme un automate, un sourire aux lèvres.

L'odeur de café de Red m'enveloppe encore lorsque la nuit se termine.

Pour lire la suite...
[...découvrez le roman complet sur Amazon !](#)

